

*"D'ordinaire, un orphelin devient
orphelin plusieurs fois"*

(Manes Sperber, *La baie perdue*)

Ce qui le fit se pencher sur son passé, ce fut un jour la vision d'un superbe tableau de Dali, en 1934, intitulé "*Le signal de l'angoisse*", paru à l'époque dans *Le Minotaure*.

Il représente une femme debout, de profil, qui regarde sur sa droite (ou en arrière ?) : profondeur, étendue jaune écrasée de soleil, désertique, mais un cyprès noir dressé au milieu (comme il y en a dans les cimetières).

Elle a les cheveux défaits, bas ou foulard pendant accroché à une lucarne. Aucune idée de ce qui l'attend sur sa gauche. Ira-t-elle à droite ou à gauche d'ailleurs ?...

L'étendue visible est-elle son passé ou son avenir ? les siens ou ceux d'un autre ? Le cyprès est-il la marque tombale d'une mort inattendue ou l'annonce d'un chevalier de la mort inévitable, incontournable ? On ne sait.

Une chose est sûre : elle est seule, avec de beaux seins inemployés. L'énigme : son visage et son regard qu'on ne voit pas. Qu'on n'imagine pas.

Apparemment, tout est parti de là...

Philippe s'était souvent demandé par quel hasard Geneviève, sa mère, avait pu rencontrer son père. Il y avait là assurément une incompatibilité foncière entre ces deux personnages que ne réunissait peut-être qu'un commun pessimisme. C'est peu pour faire un couple, c'est nettement insuffisant pour programmer une vie.

Il est vrai que l'ambiance politique et l'agitation sociale du moment semblaient leur donner raison. Lui, Rastignac malchanceux venu de son Périgord natal tenter sa chance à Paris plutôt que de vivre durement et pauvrement sur la terre aride d'une très ancienne propriété familiale entre Périgueux et Brive, avait essayé sans éclat plusieurs petits métiers. Il était devenu avare, d'argent et de sentiments. Et soupçonneux, cela va souvent ensemble.

En fait, il l'avait sans doute toujours été. La terre, toujours la terre... On devient plus facilement généreux quand elle est grasse, ou bien l'on est dur comme elle. Elle, avait un physique ingrat, mais de l'allure. Tout le monde s'accordait à reconnaître son intelligence et son aura. Elle était cultivée mais vouait une passion sans doute excessive à Zola. Cela marquait son appartenance de classe mais ne l'empêchait pas de se sentir en porte-à-faux et pour ainsi dire mésalliée avec cet homme bon mais ordinairement faible, courageux à l'occasion mais malchanceux, pessimiste et persécuté.

Au dehors, sur le pavé mouillé aux reflets de lumière, c'était l'angoisse d'une nouvelle *Commune*, la montée des passions, les quinze morts et les mille blessés du six février 1934, la peur de l'avènement d'un fascisme français qui viendrait après les émeutes parisiennes avec la même logique folle qui avait conduit peu de temps auparavant Mussolini à la marche sur Rome et Hitler à l'incendie du Reichstag.

On connaît la suite... Fantômes de guerre civile, scandales et dénonciations, sur fond de crise économique, de déficit budgétaire, de progression du chômage,

d'instabilité ministérielle. Le temps n'était guère au beau fixe en ce mois de février 1934.

Un enfant venait de naître, plus ou moins désiré, de parents tardifs et sur la défensive. Il y a des naissances qui aveuglent et qui galvanisent, il y en a qui accablent. Il n'est pas sûr qu'une crise économique ou politique en soit une explication toujours suffisante, mais nul n'est en droit de prêter ses sentiments aux pauvres s'il ne l'est lui-même ou ne l'a été.

*"Comme Rimbaud, je haïssais le lieu de
ma naissance. Je le haïrai jusqu' au jour
de ma mort"*

(Henry Miller, *Le temps des assassins*,
Essai sur Rimbaud)

Julien Gracq parle avec une certaine condescendance de ces bordelais qui ont choisi la rupture..."ce geste de pure violence contre la loi non écrite et l'ordre naturel des choses qui font de Bordeaux le vrai espace vital, nécessaire et suffisant, des naturels bordelais". C'est vite dit !...

D'abord personne ne choisit jamais rien tout à fait. Depuis Antigone, on sait que les "lois non écrites", c'est plus fumeux encore que les lois tout court. Et l'ordre naturel des choses et des gens s'enracine plus profondément encore dans les corps, dans les mots, dans les généalogies que dans les villes.

"*Ma ville*"... Qui peut parler d'une ville au possessif ? On peut tout aussi bien être possédé, infecté, empoisonné par une ville. Ma ville ça peut être ma mère ou mon mac : accueilli, élevé par l'un, rudoyé ou écrasé par l'autre.

Mais est-il possible qu'on devienne étranger à sa mère comme on peut devenir étranger à sa ville au point où Bordeaux me paraît, aujourd'hui, étranger à moi-même ?...

*

* *

A quelque temps de là, Geneviève, qui venait de perdre son emploi d'institutrice dans un établissement privé et à qui son mari ne donnait pas d'argent, fut prise d'un immense découragement. Elle se coucha avec son enfant et prit des barbituriques, pour oublier... Elle en oublia de continuer à vivre. Et le plus lointain souvenir dont l'enfant de ce drame put se souvenir fut, plus tard, beaucoup plus tard, après un très grand intervalle libre, l'image d'un homme soufflant sur le visage marmoréen de sa femme pour la réveiller, à son retour du travail. En vain.

Trente ans plus tard, il voyait dans le tableau de Leonor Fini "*La Cérémonie*" (1939) une femme en train de brûler son enfant dans une cheminée, la chanson de Serge Reggiani ("*Le petit garçon*") lui tirait encore des larmes incontrôlables et il se sentait terriblement concerné par la déclaration de Guido Ceronetti : "Chaque jour, derrière de fragiles défenses, sur toute la terre, une partie de l'humanité perd du sang par une blessure cachée. La lune est l'assassin".

Cela se passait à Bordeaux, le port de la lune comme par hasard (*lunam undas castra leonem*). La blessure se referma pour ne se rouvrir que beaucoup plus tard, à l'automne de sa vie, mais la perte était irrémédiablement consommée. Lui aussi, comme "*Citizen Kane*" avant de mourir, laisserait échapper une phrase insignifiante et énigmatique ("button rose" ou quelque chose comme ça), qui aurait à voir avec sa mère. La mère, origine et fondement de toutes choses.

Personne n'eut jamais le courage de lui raconter son drame. A quoi bon ? pensaient les bonnes âmes dans le secret des Dieux. Sa mère, il l'attendit en vain pendant des années. "Elle est au ciel" lui disait-on, comme si elle y avait été entraînée par des forces étrangères supérieures aux siennes. "Tu la reverras *là haut*". Il lui arrivait de se

révolter et de penser qu'elle y était peut-être allée délibérément, de son plein gré. Le soupçon devint répugnant d'évidence, inacceptable réalité.

Il y eut là, en tout cas, un non-dit essentiel, un impossible travail de deuil. Et c'est à lui qu'on reprocha plus tard de "ne pas savoir couper"... Quand adolescent il évoqua timidement, n'osant arracher le voile de silence qu'on entretenait autour de lui, le souvenir confus de sa mère -il avait cinq ans à sa mort- il n'obtint que deux renseignements, trop vagues ou trop précis : que sa mère était une femme remarquable et que son père ne lui donnait pas d'argent.

Plus tard encore, son père se remaria avec une veuve quarantenaire et sans enfants qui crut que l'enfant qu'il était, éperdu de reconnaissance envers elle, allait l'introniser dans son statut d'enfin-mère. Il n'en fut rien, l'enfant ne put jamais s'empêcher, au fond de lui-même, de la considérer comme une usurpatrice. Il vomissait déjà ce qu'il appela plus tard l'amour-assignation.

Quand sa marâtre mourut, elle le déshérita de sa fortune personnelle qui n'était point négligeable. Il ne regretta rien, il pensait déjà avec conviction que les sentiments étaient une chose trop intime et trop précieuse pour être achetés. Ça n'était, au bout du compte, qu'une manière de contester l'opinion contraire qu'avait souvent exprimée son père -mais il avait des excuses- et qu'il n'avait cessé lui-même de trouver révoltante. Ce remariage de son père fut d'ailleurs un échec, comme les deux précédents et sans doute pour les mêmes raisons. *Névrose de destinée...* disent les psychanalystes.

*

* *

Il faut dire que Bordeaux favorise, suscite, plus qu'aucune autre ville ce type d'impression. Bordeaux, belle et froide. Belle ville, certes, on ne cesse de le dire (depuis Stendhal, en 1838), de le démontrer. Mais une belle qui ne se donne pas en spectacle. On n'en voit même pas la robe, on la devine seulement à travers son carrosse.

A Bordeaux tout est caché à l'intérieur, rien ne se partage. Tout se dérobe, j'y reviendrai tout à l'heure. Au temps de mon adolescence, c'était une ville compartimentée, avec des classes étanches les unes aux autres. Celle dans laquelle j'évoluais distillait, comme on le dit maintenant de certains films de Wong Kar-Wai (*In the mood of love*), une morale du renoncement et de la sublimation délicieusement inactuelle.

C'est la ville de l'appropriation bourgeoise, la ville des secrets de famille. Il est probable qu'il n'y en a pas plus qu'ailleurs, mais ici ils sont mieux gardés.

On ne vit pas dans la rue. Entre 19 et 20 heures, on en est chassé par les balayeuses municipales.

Si l'on n'a pas ses entrées dans les maisons, comment s'y sentir chez soi ? alors que le dernier des apatrides peut se sentir chez lui à Paris, place de l'Opéra, à la terrasse du Danton, sur les champs Élysées ou place de la loge à Perpignan ; sur le Dam ou les canaux d'Amsterdam.

Entre les putains de hier et les touristes d'aujourd'hui, la Place du Parlement gratte ses murs et promet de renaître, un jour, de ses cendres.

Quand son père mourut, après sa troisième femme, Philippe vint de loin pour les obsèques. Tout était déjà fait : les femmes l'avaient toiletté et habillé pour son dernier voyage, elles avaient épinglé ses décorations de guerre à son revers lui qui, ne pouvant se passer des femmes, n'avait cependant jamais pu vivre bien avec ; et qui détestait plus encore la guerre. Terminant ses trois années de service militaire en 1914, il avait du en "reprendre" pour les quatre ans que l'on sait.

Philippe fut frappé d'admiration pour la dignité naturelle de ces femmes pour qui la mort semblait aussi familière que les naissances et qui acceptaient les unes et les autres avec la même fatalité. Il ne pût retenir une larme... moins sur son père et ce qu'il était devenu, moins sur les cruelles épreuves de sa maladie que sur ses échecs : il avait tout raté ou presque. Pauvre il l'avait toujours été et riche il n'avait jamais pu le devenir. Il croyait n'avoir perdu que de l'argent et il avait perdu l'amour et l'estime de ses femmes successives, sans jamais comprendre pourquoi. Il y a ainsi beaucoup de gens, peut-être tous, qui sont traversés par leur histoire plus qu'ils ne la font...

Ça n'est que beaucoup plus tard que Philippe réalisa qu'il avait alors, au plus profond de lui-même et inconsciemment à ce moment là, fait le serment de réussir là où son père avait échoué. Il ne serait pas pauvre et il serait aimé ; pour lui bien sûr, pas pour son argent. C'est un vieux rêve masculin, que connaissent bien les prostituées et que partageait récemment, à ses dépends, un ancien Président du conseil constitutionnel.

Malheureusement pour lui, lorsqu'il rencontra Carroll, il n'était encore qu'un étudiant pauvre. Jolie brunette

nonchalante, étudiante de *Polytechnique-Femmes* quand même, elle était passionnée de voile et de grèves méditerranéennes.

Elle avait des parents riches, sans ostentation mais avec l'aisance que cela donne ; privilège exorbitant qu'aucun enfant de riche ne soupçonnera jamais. Pour cela, il faut lire *La douleur* d'André de Richaud (1930) et peut-être plus encore l'admirable commentaire que fit Albert Camus de ce beau livre qui parlait d'une mère, de pauvreté et de beaux soirs dans le ciel, de "souffrances vagues et souveraines", d'une misère révérée... "la noblesse des miens, leur misère, mes secrets enfin, tout cela pouvait donc se dire !" écrit Camus délivré, qui parle d'un ordre de la vérité... et entrevoit le monde de la création. Pour avoir connu plus tard De Richaud, ses problèmes matériels et ses problèmes de création continuée, il savait le poids des premiers sur la seconde. Tout le monde n'est pas Verlaine ou Rimbaud.

Plus tard, sorti de l'ornière, Philippe aimait dire, comme Picabia : "les pauvres ne m'aiment pas parce que je ne suis plus pauvre et les riches ne m'aiment pas non plus parce que je ne suis pas assez riche".

Caroll s'offrit, il la goûta mais ne la consumma point. Il fit traîner les choses en se trouvant de plus ou moins bonnes raisons, comme Kierkegaard et sa belle, comme Kafka et Milena. Elle était à Paris, lui à Bordeaux ; il était encore un enfant, elle était déjà adulte. Ils eurent des rencontres émouvantes et désespérées en des lieux homonymes où la terre et la mer mettent quotidiennement en scène leur incompatibilité naturelle : à Socoa, à la pointe du Raz... en vain.

Un jour il reçut la lettre qui devait mettre un terme à leur liaison : une lettre douce et gentille, sans reproches ni acrimonie, qui ne pouvait que le renvoyer à lui-même, à son temps arrêté, à son premier échec, avec le sentiment aveuglant d'en être le principal et seul responsable. Il eut

l'impression soudain d'avoir des jambes de plomb ou que le sol se dérobaît sous ses pieds. Il s'assit de nécessité. Il leva la tête vers le ciel, comme pour interroger la divinité responsable... Il était bleu, pur. Rien n'était barré, tout paraissait encore possible pour ne pas dire réversible. Il prit une grande inspiration et sut qu'une page venait d'être tournée. Pour lui, mais à sa place.

Une fois passé l'accablement, il se jura qu'on ne l'y reprendrait plus : désormais, il prendrait les devants. Et suivrait le conseil de Montaigne : "se prêter aux autres et ne se donner qu'à soi-même".

*

* *